



CLASSIQUES
GARNIER

CERDEIRA (Virginie), « Préface », *Histoire immédiate et raison d'État. Le Mercure François sous Louis XIII*, p. 13-20

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11878-7.p.0013](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11878-7.p.0013)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2021. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

L'ouvrage de Virginie Cerdeira, à la croisée de l'histoire politique, de l'histoire du livre et de celle des pratiques de l'écrit, éclaire de manière décisive un objet aussi central dans la culture politique du XVII^e siècle que mystérieux

Les vingt-cinq volumes du *Mercurie François*, parus entre 1611 et 1648, gros chacun d'un millier de pages, sont le réceptacle d'une masse considérable de textes divers, qui ont pour la plupart connu une première publication imprimée : c'est le cas des nombreux pamphlets qu'on y rencontre mais aussi de maintes décisions officielles émanant du roi, de tribunaux, de municipalités, ou bien encore des déclarations publiques de grands personnages. Ajoutons que le *Mercurie François* publie aussi de nombreuses relations manuscrites d'événements. Chaque volume agrège ainsi de nombreux écrits, liés par la voix d'un narrateur qui les présente, les commente, les ordonne en un récit, de manière à composer une histoire immédiate de l'année écoulée – les éditeurs peuvent prendre du retard, mais chaque tome paraît peu ou prou l'année suivant les événements qu'il relate.

Il y a là un objet tout à fait unique. Dans la France de Louis XIII – celle des prises d'armes nobiliaires du temps de la Régence, celle des États Généraux de 1614 et de son déluge de pamphlets, celle de l'assassinat de Concini et de la guerre de la Mère et du Fils, celle des affrontements militaires entre armées protestantes et royales jusqu'au siège de La Rochelle et à la paix d'Alès, celle de Richelieu, de la Journée des Dupes et du choix de prendre part à la guerre de Trente Ans, celle des révoltes populaires contre le tour de vis fiscal – voilà que chaque année paraît une chronique qui prend en charge la conflictualité du temps présent. S'il relate nombre d'événements advenus ailleurs en Europe, son fil conducteur est bien la politique du royaume, alors que dans cette période, les gazettes qui apparaissent peu à peu dans l'espace européen – mais pas avant 1631 pour la France – se concentrent encore largement sur les événements extérieurs aux pays où elles paraissent.

Le *Mercure François*, on l'aura compris, n'est pas une simple compilation. Le montage soigneux des documents oriente l'interprétation des textes, et de là celle des événements dont ils traitent. Aussi s'agit-il d'un objet en réalité très soigné et très écrit, qui propose une expérience unique à l'historienne, en lui permettant d'observer de la manipulation d'écrits à grande échelle. En effet le *Mercure François* nous donne accès non pas simplement à des écrits, mais à des *lectures* de ces écrits : des lectures réalisées par les auteurs de ces volumes et que l'on peut saisir dans leurs opérations de montage, de découpage, d'assignation auctoriale des textes originaux. Les potentialités polémiques de tel ou tel écrit ou argument peuvent s'en trouver révélées par l'usage qui en est fait. À l'échelle de la collection entière, c'est tout un répertoire de pratiques politiques de l'écrit qui s'offre ainsi à l'investigation.

Au reste, une fois ouvert l'un des volumes du *Mercure François* en quête d'un renseignement ou d'un texte, on ne le referme pas facilement : l'autorité tranquille de la voix singulière qui porte le récit d'ensemble et le foisonnement des textes, souvent frappants, dont elle organise la confrontation, font de cet objet si singulier une lecture captivante – une expérience que tout lecteur peut désormais facilement réaliser depuis que les volumes sont accessibles sur internet¹. Virginie Cerdeira montre du reste le succès au long cours rencontré par le *Mercure François* : il est devenu un objet de collection dès la seconde moitié du XVII^e siècle, après avoir été abondamment commenté au temps où il paraissait.

Les historiens utilisent depuis longtemps le *Mercure François* comme un réservoir de documents, d'autant qu'il recèle de très nombreux textes dont l'édition originale a été perdue. La collection peut même servir d'utile point de départ pour aborder les sources sur tel ou tel événement de cette période. Cependant, jusqu'ici le *Mercure François* était un objet très mal connu. L'historiographie l'a considéré, dans l'optique de l'histoire de la presse périodique, comme un précurseur de la *Gazette* de Renaudot et l'a associé aussi dans cet esprit, à partir d'une étude ancienne et contestable, à la figure du père Joseph, l'« éminence grise » de Richelieu, qui l'aurait pris en main pour le compte de son maître à partir de 1624, alors qu'il n'y a aucune preuve de cela. Grâce à un travail minutieux et scrupuleux, Virginie Cerdeira opère un double déplacement

1 Sur le site du GRIHL (Groupe de Recherches Interdisciplinaires sur l'Histoire du Littéraire) : <http://mercurefrancois.ehess.fr/index.php/?categoriesc>, consulté le 19 février 2021.

décisif pour la compréhension du *Mercuré François*, en ancrant ce type de pratique d'information dans un rapport à l'histoire, et en montrant que ceux qui ont conçu, porté, réalisé cette collection sont bien ses deux éditeurs, Jean et Estienne Richer, jusqu'à ce qu'elle tombe dans l'escarcelle de Théophraste Renaudot, à partir de 1639.

Il y a là un cas remarquable de libraires qui, avant Renaudot, sont en même temps des auteurs, sans que leur soit reconnu quelque magistère intellectuel que ce soit, ni qu'ils se revendiquent eux-mêmes comme auteurs : Estienne peut même affirmer en tête du deuxième volume que celui-ci lui est « tombé entre les mains² ». Les frères Richer restent dans l'ombre de l'atelier : on est là dans une configuration bien différente de celle des grandes figures d'éditeurs humanistes du XVI^e siècle, un temps qui semble bien révolu quand les libraires sont victimes de la stigmatisation générale qui s'attache au travail manuel, tandis que la figure de l'écrivain créateur prend son essor. Aussi la vision que Virginie Cerdeira nous procure de l'activité des frères Richer est-elle précieuse, non seulement pour la compréhension de leur œuvre, mais aussi pour nous montrer tout ce que peut impliquer le travail des libraires d'Ancien Régime à la recherche d'une formule éditoriale qui implique écriture, regard aigu sur les textes, et aussi du flair politique.

Les frères Richer ont revendiqué d'emblée, dans la « préface au lecteur³ » du premier volume, la dimension politique de leur projet – servir la paix promue par la politique d'Henri IV – pensé, trempé à l'épreuve des guerres civiles. Fils de libraires parisiens morts au moment du siège de Paris en 1590, privé par son absence de Paris de l'héritage d'un grand-père maternel également libraire, Jean Richer a commencé sa carrière d'éditeur à Tours où la cour s'est réfugiée à la suite de la Journée des barricades ; il publie alors, en association avec d'autres éditeurs « Politiques » des libelles hostiles à la Ligue. Revenu à Paris, il s'associe à son jeune frère Estienne, et ils s'installent rue Saint-Jean de Latran en l'université tout en tenant aussi boutique au Palais. Sous Henri IV sortent principalement de leur officine, outre des arrêts du Parlement et des actes royaux – rétribution sans doute des services rendus au temps de la Ligue – des relations de victoires royales et autres ouvrages à la gloire du monarque. Ils publient en outre un tout petit nombre de

2 « *Le Libraire au Lecteur* », *Mercuré François*, vol. II, 1613, [f^o 3] v^o.

3 Richer, Jean, « Préface au lecteur », *op. cit.*, vol. I, 1611, [f^o 1] r^o et [f^o 4] v^o.

fiction, quelques récits de voyages, et surtout les nombreux ouvrages de leur auteur-vedette, Palma-Cayet, ministre protestant converti par Du Perron, et de là controversiste célèbre, et historien à succès. Leur production souligne singulièrement les contours d'une maison d'édition éminemment politique. C'est de cette expérience que sort très directement *Le Mercure François ou Suite de l'histoire de la paix commençant l'an 1605 pour suite du Septenaire du D. Cayer, et finissant au sacre du très grand Roy de France et de Navarre Louys XIII* : le titre du premier volume inscrit en effet l'ouvrage dans la continuité de la *Chronologie septenaire de l'histoire de la paix* de Palma-Cayet, publiée par Jean Richer en 1605 et qui avait connu un succès tel que l'auteur donnera en 1608, toujours chez le même éditeur une *Chronologie novenaire* qui relate les débuts du règne d'Henri IV. L'autre grande référence du *Mercure François* est le *Mercurius Gallobelgicus*, chronique publiée deux fois par an à partir de 1592 à Cologne puis Francfort, et dans lequel l'ouvrage des frères Richer puise nombre d'informations venues de l'Empire. Mais le *Mercure François* est bien une formule originale. Il paraît en français, quand le *Mercurius Gallobelgicus* est en latin, ce qui fait signe vers un public large. Plus encore, la pratique de la republication de textes est une innovation qui distingue le *Mercure* de ses modèles.

Comme Virginie Cerdeira le montre bien, les auteurs du *Mercure François* situent continument leur ouvrage du côté d'une histoire du temps présent susceptible de maintenir des lecteurs nombreux sur le chemin de la vertu. La référence à l'histoire est d'abord à comprendre, dans la préface ouvrant le premier volume, comme définition du public du *Mercure*, ce qui est une manière de désigner l'enjeu politique de cette entreprise. En effet le *Mercure François* n'est pas un « panégyrique éloquent », et ne relève pas non plus « des grands discours philosophiques ». L'histoire s'y énonce sous la forme d'une « simple narration⁴ » : cette modestie qui sied bien à des imprimeurs indique surtout que la collection s'adresse non aux seuls savants, mais à tous ceux qui sont susceptibles d'être déviés du chemin de la vertu par les si nombreux mauvais écrits qui s'impriment sur les affaires du temps.

L'Avis au lecteur qui ouvre le deuxième volume affirme plus nettement encore la vocation de l'ouvrage à toucher un public large :

4 *Ibid.*

On dit que l'Histoire diffère beaucoup de la philosophie, & des autres doctrines qui donnent la cognoissance de la Nature & des choses que Dieu a mises loing du jugement du vulgaire, car telles doctrines ne sont communiquées aux hommes que par une longue estude. Mais en lisant les Histoires chacun peut sans longue estude voir les actions vertueuses des grands et des petits. Ce qui incite tellement les esprits à la vertu que ceux qui les lisent bien, detestent le vice[...]»⁵

L'Avis explicite ensuite par quel moyen le *Mercur* « peut servir d'une guide & adresse à tenir le chemin certain » : corriger les mauvais écrits donnés au public en les republiant aux côtés d'autres pièces qui, en les contredisant, en révèlent la malignité. L'auteur prend ici l'exemple de déclarations émanant des autorités protestantes s'élevant contre la remise en cause de l'Édit de Nantes que le *Mercur François* confronte à des décisions royales « afin que le Lecteur cognoisse comme on a depuis ledit Edict favorablement traicté ceux de ceste Religion ». On comprend alors comment, par différence avec ces pièces qu'il redonne au public, le *Mercur* puisse être présenté comme un « recit bref, simple et nud des choses comme elles sont advenues, ou comme elles ont esté écrites & publiées » : le récit des faits et de la falsification des faits par des publications s'oppose à la sophistication malicieuse des libelles. De là, les auteurs du *Mercur* revendiquent une forme de neutralité, alors même que l'écriture de l'histoire procure d'ordinaire à ceux qui s'y risquent « de la hayne et de l'envie ». Car le *Mercur François* ne se prononce pas sur les conflits : ceux-ci sont rapportés par les pièces qui les constituent, « delaisant au Lecteur d'en faire tel jugement qu'il voudra⁶ ». Un tel discours aboutit à naturaliser la louange des actions royales accompagnant le récit des événements dans le *Mercur* : comme si le panégyrique permanent de la monarchie tenait du simple récit des faits.

Le *Mercur François* est né dans la période d'incertitude ouverte par l'assassinat d'Henri IV, incertitude qu'il se donne pour mission de conjurer, le premier volume s'attachant à montrer la continuité entre la politique de la régente et celle du bon roi Henri – c'est tout le sens de cette « histoire de la paix » que le *Mercur* s'attache à relater. Un épisode exhumé par Virginie Cerdeira montre que la réalisation d'une telle histoire utile au pouvoir n'allait pas de soi : en 1612, le *Mercur* est

5 « *Le Libraire au Lecteur* », *Mercur François*, vol. II, 1613, [f° 3] r^o-v^o.

6 *Ibid.*

mis en cause dans le cadre d'une procédure judiciaire devant le parlement de Paris pour avoir colporté des fausses nouvelles, en particulier relatives à la mort d'Henri IV. La procédure aboutit à une interdiction de l'ouvrage, ce qui n'empêche pas que le deuxième volume paraîtra sous privilège, comme tous les suivants : un indice sûr de la confiance dont jouit cette publication de la part du pouvoir royal.

Confiance justifiée : passé 1612, le *Mercuré François* témoigne de la compréhension profonde que les frères Richer ont des services que leurs volumes annuels peuvent rendre à la politique royale du moment. L'autonomie des frères Richer par rapport au pouvoir, la complexité du produit qu'ils ont élaboré, le souci d'édifier plus que d'informer des lecteurs qui ne sont jamais présentés comme un collectif doté de la capacité d'influer sur le cours des événements, invitent à tenir à distance la notion de « propagande », comme le fait justement Virginie Cerdeira, tout en mettant en évidence les ressources propres du *Mercuré François* en matière de communication politique. Le *Mercuré* réalise notamment un usage significatif des découpages temporels. Dans le troisième volume par exemple, le récit de l'année 1614 se trouve scindé en deux au moment de la majorité de Louis XIII – événement capital pour fortifier le régime dans une passe difficile – qui est souligné par un nouveau titre intercalé au milieu du volume, et un redémarrage de la numérotation des pages à cet endroit-là. L'épaisseur temporelle propre au *Mercuré* – l'échelle annuelle du récit – est aussi propice à la production de sens : elle permet de distiller l'interprétation d'un événement avant même de le raconter, dans des passages consacrés aux mois le précédant. Ainsi le récit du dernier voyage de Concini, le ramenant vers Paris où allait se jouer son destin, permet de montrer tous ses mauvais visages, ce qui contribue grandement à faire comprendre son assassinat sur l'ordre de Louis XIII. Le *Mercuré* joue enfin beaucoup sur la répétition de la même interprétation dans différents textes compilés à la suite les uns des autres, et qui produisent une impression d'unanimité.

Virginie Cerdeira n'a pas hésité à s'enfoncer dans l'épaisseur textuelle du *Mercuré* pour saisir et contextualiser finement les opérations qui s'y trouvent réalisées. Le plan de son livre associe une longue première partie qui dégage les caractéristiques générales du recueil à deux autres parties centrées sur des études de cas autour d'un événement ou d'un phénomène choisies de telle manière que l'ensemble du *Mercuré* se trouve

étréint dans l'analyse – aucune période ni aucune thématique majeure n'est négligée. Chaque chapitre est bâti autour d'un problème, et la plupart d'entre eux relie une question qui touche à l'histoire propre de la compilation à une question d'histoire politique. Dans celui qui est consacré à l'assassinat de Concini, Virginie Cerdeira montre comment le *Mercur*e a façonné subtilement la signification *a posteriori* de cet événement, mais utilise aussi l'affaire pour observer le comportement du périodique dans une période où les changements politiques au sommet du pouvoir sont particulièrement brutaux. De même, le dernier chapitre est-il consacré à la fois aux récits de la mort de Louis XIII et à la fin de la collection.

Les frères Richer n'ont cessé de revendiquer leur engagement au service de la « raison d'État ». Ils ont ainsi contribué à installer cette notion au centre du paysage politique du premier XVII^e siècle. Ce faisant, peut-être s'agissait-il pour eux de comprendre leur propre travail en direction du pouvoir royal, mais dans un chapitre particulièrement remarquable de son livre, Virginie Cerdeira montre comment ils ont utilisé l'un des traités phare de la raison d'État pour l'une de leurs opérations coutumières. *De l'intérêt des princes et des Etats de la chrétienté*, qui a pour auteur le duc Henri de Rohan, général, grand animateur des prises d'armes protestantes dans les années 1620, devenu sur le tard mais avec éclat théoricien de la politique, a en effet été imprimé pour la première fois dans le volume XX du *Mercur*e François, paru en 1637, parmi d'autres textes « documentant » l'entrée officielle de la France dans la guerre de Trente Ans en 1635. L'opération prend sens dans le contexte militaire de 1637, difficile pour les armées françaises alors qu'il s'agit de persuader que la guerre doit être poursuivie : l'écrit de Rohan donne sens aux autres écrits avec lesquels il voisine dans le *Mercur*e ; il opère une rationalisation *a posteriori* du choix de la guerre d'autant plus forte qu'elle semble contemporaine du moment où a été décidée l'entrée dans le conflit. Dans ce cas, la raison d'État n'est pas une pensée susceptible d'armer l'action des frères Richer, ou bien celle du pouvoir royal ; l'écrit de Rohan sert à *représenter* la rationalité de l'action royale. On voit par là comment le fameux langage de la raison d'État est devenu dans les années 1630 non pas seulement un mode nouveau de compréhension des rapports entre pouvoir monarchique et société, mais le signe même qu'à la tête de l'État une pensée puissante prenait des décisions judicieuses validées même par des adversaires politiques.

À partir de 1637 se produit une déprise du *Mercur*e François et du pouvoir royal : Estienne Richer est évincé au profit d'autres imprimeurs et le *Mercur*e tombe alors aux mains de Théophraste Renaudot, lequel le dévitalise en espaçant la publication des volumes. Le désintérêt progressif du pouvoir royal doit sans doute beaucoup à la présence de plus en plus centrale de la *Gazette* dans le paysage politique. Outil massif de dépolitisation de l'espace de l'imprimé, elle a probablement périmé le *Mercur*e François, qui certes racontait une histoire du temps présent utile au pouvoir, mais qui, par sa formule même – celui de la republication de textes souvent polémiques – attirait l'attention sur la conflictualité politique. Grâce à Virginie Cerdeira, le *Mercur*e François se trouve enfin doté d'une histoire qui renouvelle profondément notre connaissance des pratiques politiques de l'imprimé du premier XVII^e siècle.

Nicolas SCHAPIRA
Université Paris Nanterre